

JEUNE PEINTURE JEUNE GRAVURE CUVÉE 91

Marie Delagrave

SYMPOSIUM DE LA JEUNE PEINTURE

Devant un événement «en direct» comme le Symposium de la jeune peinture au Canada, tenu à chaque mois d'août à l'aréna de Baie-Saint-Paul, le critique (tout comme le public) doit ajuster son regard aux fluctuations des humeurs et des rythmes créateurs. S'il accepte les règles du jeu selon lesquelles les oeuvres ne seront vues *qu'en cours de réalisation* (à moins de «tricher», bien sûr, et de ne se présenter qu'à la toute fin!), son appréciation se fera aussi fragmentaire qu'un instantané photographique pris à l'improviste...

Ce 18 août-là, au mi-temps de l'événement, pendant que le public avide d'activités dominicales pénétrait par vagues dans l'aréna, les artistes réagissaient encore à l'article du Devoir publié la veille. Jean Dumont y critiquait, à bâtons rompus, quelques défauts de structure du symposium, dont celui d'en être un de peinture, alors que celle-ci s'y faisait si peu présente *matériellement*. Une table ronde improvisée n'a malheureusement pas permis de connaître le point de vue des participants à ce sujet. Ainsi, personne ne s'est avancé à dire que sa pratique, aussi hybride soit-elle, pouvait s'inscrire dans une réévaluation de la contemporanéité de l'expression picturale et de l'inventaire de ses moyens. Personne non plus n'a admis avoir posé sa candidature à ce symposium tout simplement dans le but de vivre une expérience plastique et communautaire vantée (en dépit d'inévitables contrariétés) par des participants des années passées.

Comme a pu le constater le peintre français Richard Conte, instigateur de la table ronde, les artistes québécois (majoritaires au symposium : 12 sur 16) ne sont pas, généralement, de grands polémistes. Les discussions animées, ils les préfèrent tardives, à deux ou à trois personnes, et si possible arrosées de houblon, qui aide à délier la langue... Non. Sereins, frénétiques ou incertains, les participants cet après-midi-là ressentaient davantage le besoin de s'activer physiquement sur leur oeuvre de grand format... ou de s'évader quelques heures, afin de réfléchir en solitaires. La thématique de cette année, *Trace*, les confrontait déjà suffisamment sur la portée de leur travail, sur sa destinée. Car laisser sa trace, sa marque, son empreinte - ne serait-ce que le temps d'un symposium - quel artiste n'y rêve pas?

Stimulés par le pouvoir d'évocation du thème, plusieurs participants se sont convertis en archéologues. Ainsi, ce 18 août-là, pouvait-on voir Céline Laflamme qui, sensible au paradoxe de

la fragilité et de la pérennité, situait le motif du vase (artefact de maintes civilisations) dans un environnement matériel marqué par l'usure du temps. Katarina Pihlgren (Suède) s'intéressait à des objets plus anodins de la vie quotidienne, tels des élastiques, pailles, attaches de plastique, dont elle prenait l'empreinte. Ce désir de conférer un nouveau sens aux formes issues de la production industrielle trouvait son triomphant contrepoint avec l'oeuvre sculpturale de Christian Noreau. Adaptant, en trois dimensions, le procédé employé par le peintre du XVI^e siècle Arcimboldo, Noreau construisait une main géante à partir d'objets aussi hétéroclites que des chaussures, un moteur, un divan, des récipients, des bouts de tôle et autres résidus. Un ahurissant éloge adressé à notre société de consommation!

Moins sensationnaliste, l'archéologie de Jacques Leclair sollicitait davantage la sensibilité à la matière, aux surfaces artificiellement vieillies qui, maintes fois poncées, révèlent l'histoire de leur fabrication, tandis que Richard Conte (France) tenait plutôt, par l'entremise d'un geste-boomerang qui reviendrait indéfiniment à sa source, à creuser un tracé-cicatrice sur la surface minérale. Paul Lussier (artiste senior invité) pourrait cependant constituer le paradigme de ce symposium, alors que son *retable-palimpseste*, attentif au discours iconographique de la périphérie, se faisait porteur d'un savoir encyclopédique en perdition.

Délaissant le territoire culturel, d'autres artistes cherchaient plutôt à positionner le thème vis-à-vis l'univers. Marc Chicoine en était à construire une montagne cosmos derrière un étang insondable, paysage formel servant, tout comme celui de Christiane Cheyney, de support à sa réflexion sur la fragilité de l'existence humaine et de ses traces. Impressionné par l'incendie qui a touché le parc des Grands-Jardins dans Charlevoix, Jean-Marc Schwaller (Suisse) peignait un paysage tumultueux, où la couleur et l'ampleur du geste tentaient de retrouver l'essence primordiale de la nature. Plus tournée vers la mythologie, Karen Trask pour sa part évoquait le passage du temps par l'entremise du cycle lunaire. Depuis 15 jours cette artiste moulait, en pulpe de papier aux riches teintes irisées, la phase de la lune telle qu'observée la nuit précédente. Réalisée sans heurts ni déchirements, avec une conclusion prévisible, son oeuvre constituait surtout un vibrant témoignage de l'art comme activité poétique quotidienne, et non comme un spectacle destiné à épater la foule...□